

LÉGION ÉTRANGÈRE

LE CHANT D'HONNEUR

Par **Élisabeth Lévy**
Reportage photo : **Stéphane Edelson**

L'histoire de la Légion est inséparable de celle de la France. Ce corps d'élite régi par un code d'honneur compte plus de 8 000 volontaires étrangers placés sous le commandement de 450 officiers français. Des guerres coloniales aux combats contre l'État islamique au Mali, ces durs à cuire sont unis par les mêmes idéaux, discipline, amour du chef et surtout : la mission quoi qu'il en coûte. Une grande famille avec ses rites, ses mythes et ses coutumes. Reportage au 1er REC à Carpiagne.



Le vaste plateau de Carpiagne domine le paradis des calanques.

C'est un défi à l'époque. Une anomalie – une insulte pour certains. Pas seulement parce que c'est un phalanstère d'hommes bagarreurs et disciplinés, sentimentaux et endurcis, épris d'aventure et nostalgiques de la terre maternelle. Ni parce que c'est un univers vertical sous le règne de l'horizontalité – l'existence même de l'armée repose sur l'idée qu'il y a quelque chose de plus grand que l'individu. Ce qui fait de la Légion étrangère une survivance et une résistance, c'est le rapport de piété et de sacralité qu'elle entretient avec un passé mythifié. La première chose qu'apprend le nouvel engagé tout juste arrivé d'Ukraine, de Chine ou de Madagascar à Castelnaudary, où le 4^e régiment étranger assure l'instruction des futurs légionnaires, c'est qu'il doit se montrer digne d'une longue chaîne généalogique. Et s'il est prêt à mourir, c'est d'abord pour son chef et ses camarades, autrement dit pour la Légion, ensuite seulement pour la France. La devise de l'institution, *Legio Patria nostra*, « la Légion notre patrie », rappelle que, si tout homme a deux patries, la sienne et la France, tout légionnaire en a trois. Comme il a plusieurs pères. La verticalité s'y décline dans la grammaire de la filiation. Pour tous, le Comle, le commandant de la Légion, dont le quartier général est établi à Aubagne,

est le Père Légion. Lors de ma première visite, en juillet 2019, le général Denis Mistral (qui a laissé son poste en juillet 2020 au général Alain Lardet) résumait ainsi le lien hiérarchique : « *Commander en père, obéir en fils.* » Avec un objectif : « *Donner à la France une troupe qui ne fera jamais défaut.* »

Entrer à la Légion, ce n'est pas seulement s'approprier une histoire, c'est vivre avec elle. Il y est inconcevable de déroger aux traditions, symboles et rituels qui rythment la vie légionnaire, rappellent les heures glorieuses, comme la bataille de Camerone en 1863 (voir encadré), ou les menus faits de l'existence légionnaire. Tout est cérémonial. Ainsi le rituel de la poussière où l'on verse une gorgée de vin dans les verres rappelle la vie du désert, quand le sable collait au fond des quarts. On dirait une prière, dirigée par le plus gradé, l'assistance répondant par des beuglements et des gestes parfaitement synchronisés. Et ça se termine par « Tiens, voilà du boudin ! », entonné avec le plus grand sérieux et un respect pointilleux du rythme. Quant au coup de poing assené par un officier au légionnaire qui prend du galon, peut-être vise-t-il à rappeler qu'en des temps pas si anciens, les fautes disciplinaires se réglaient souvent par un cassage de gueule infligé par le supérieur et accepté par le légionnaire. →

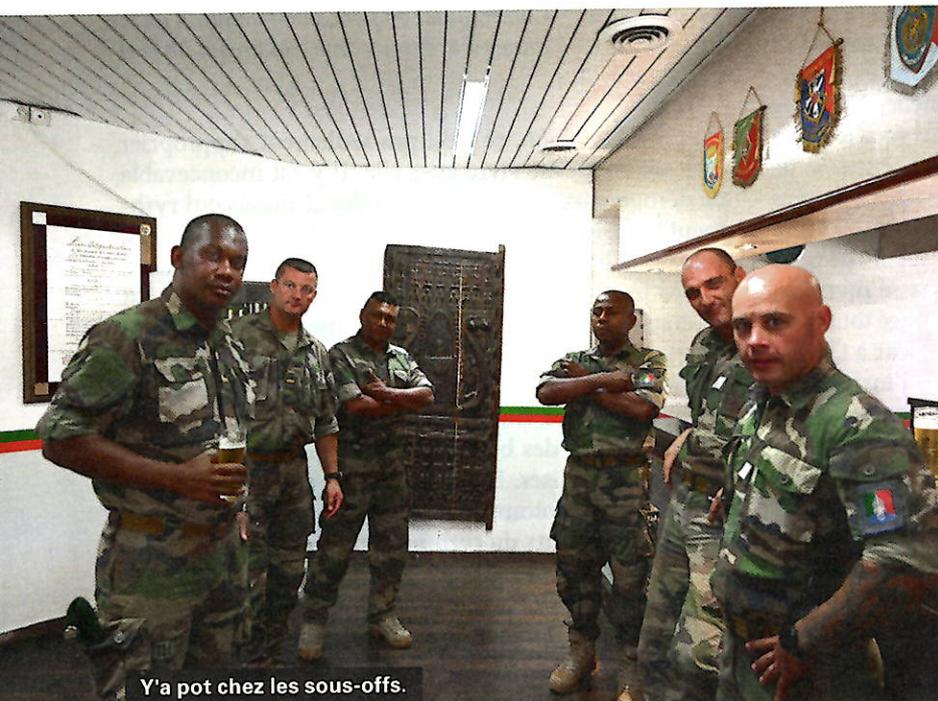
Pour ajouter à l'anachronisme, et à la mauvaise réputation, la légende de la Légion étrangère s'est largement écrite dans l'aventure coloniale, et plus encore dans les conflits sanglants de la décolonisation. Elle est fondée en 1831 par Louis-Philippe, au moment où les armées se nationalisent, c'est-à-dire qu'elles cessent d'être des légions étrangères (au sein des armées napoléoniennes, on parle plus allemand que français). Il s'agit alors de doter la France d'un corps expéditionnaire en Algérie. D'après un officier, elle agrège, outre des mercenaires, les Gilets jaunes de l'époque. Après moult péripéties, incluant la vente de la Légion à l'Espagne en 1837 et la création d'une deuxième Légion étrangère qui combat la première, elle participe aux guerres du Levant et aux guerres mondiales, y compris à la drôle de guerre : le GRDI 97 (groupe de reconnaissance de division d'infanterie), constitué de légionnaires du 1^{er} et du 4^e régiments étrangers de cavalerie – c'est-à-dire de combat blindé depuis 1929, date de la dernière charge à cheval –, y perd deux tiers de ses effectifs, dont le chef de corps qui meurt avec ses hommes. Dès 1943, les légionnaires reprennent le combat en Tunisie face à l'Afrika Korps de Rommel, puis participent, à partir de la Provence, à la libération de la France... jusqu'en Autriche. Viendront ensuite les guerres d'Indochine. Entre 1945 et la chute de Diên Biên Phu, plus de 10 000 légionnaires sont morts dans les rizières indochinoises – tout légionnaire a lu *Par le sang versé*, de Paul Bonnacarrère, qui raconte cette histoire épique et effroyable. Une proportion notable de ceux qui se firent tuer la peau pour défendre l'Empire français étaient des anciens de la Wehrmacht, parfois de la SS, aussi nombre de chants consignés dans le livret vert et rouge que possèdent tous les légionnaires sont-ils des romances sirupeuses en allemand. Ils communient avec les Russes dans

l'anticommunisme. Plus tard, la majorité des officiers du 1^{er} REC (régiment étranger de cavalerie, c'est-à-dire de combat blindé) choisissent le quarteron putschiste d'Alger. Seuls deux hommes seront sanctionnés dont le chef de corps, le colonel de la Chapelle qui couvrira ses légionnaires et déclarera à son procès : « *Une politique se juge à ses résultats, pas l'honneur.* » Contrairement, au 2^e REC, le 1^{er} REC échappera à la dissolution, probablement grâce à l'intervention de Pierre Messmer.

Aujourd'hui, la Légion étrangère est une troupe combattante d'élite de l'armée française, qui compte plus de 9 000 volontaires étrangers (ou Français recrutés sous une nationalité d'emprunt) placés sous le commandement de 450 officiers français. Une épopée résumée par le général Mistral le 24 juillet 2020 dans son vibrant discours d'adieu : « *En cent quatre-vingt-huit ans, cet habile et utile regroupement d'étrangers, soudards, demi-soldes oisifs et encombrants, envoyé en Algérie pour un dessein colonial, est devenu un monument de l'Histoire, du patrimoine et de la culture françaises qui, du haut de ses 40 000 âmes tombées au champ d'honneur, rassemble dans le cœur des Français et de millions de gens à travers le monde les valeurs les plus belles et les plus admirables.* » À la Légion, on a le lyrisme facile, mais pas ce lyrisme agaçant qui est l'étendard de la pureté morale, ni cette exaltation de commande qui fait endimancher les mots. Plutôt une révérence naïve, une envie de s'identifier à plus grand que soi, une croyance dans des vertus ringardisées – héroïsme, fidélité, droiture. Et puis, comme me l'a confié un officier, « *on y parle plus de la mort qu'ailleurs.* » Il est vrai qu'on meurt moins en OPEX (opérations extérieures) qu'en Indochine, la guerre aussi a changé. Mais en s'engageant, chacun accepte par avance le « sacrifice suprême », expression qui figure d'ailleurs noir sur blanc

dans le contrat de tous les militaires. En mai, le 1^{er} REC a perdu deux hommes au Mali.

Deux mois plus tard, leurs camarades sont de retour à Carpiagne, le camp de 1 500 hectares où le « Royal étranger », surnom donné au REC en souvenir de son lointain prédécesseur fondé par Louis XIV, a élu domicile en 2014, après trente-sept années passées à Orange. L'immensité est idéale pour les exercices de tir. En revanche pour s'entraîner aux manœuvres sur blindés, les cavaliers doivent se rendre à Canjuers ou à Djibouti. Sur ce vaste plateau provençal de rocaïlle et de broussaille dominant le paradis des calanques, les immeubles propres de quatre étages qui abritent les baraquements semblent minuscules, comme un rappel de la petitesse humaine.



Y'a pot chez les sous-offs.



Le chef Fabien, 35 ans, dix-sept ans de Légion, quelques semaines après son retour du Mali. « Si je meurs au combat, c'est que j'aurai accompli ma mission sur terre. »

« Au combat, tu agis sans passion et sans haine »

Ce jour-là, des hommes du premier escadron – les « Romains à crête » – achèvent de ranger les armes¹. Démontage, nettoyage, empilage dans des caisses qui sont vérifiées et enregistrées à l'armurerie : le ballet est parfaitement réglé, sous le commandement du chef Fabien (pour maréchal des logis-chef, l'équivalent d'un sergent-chef), 35 ans, dont dix-huit de Légion étrangère. Un père et un frère légionnaires. Pas très grand, boule à presque zéro, format râblé et musclé, habitué de la fonte et joueur de rugby. Encore un drôle de mélange, un soldat sans états d'âme avec un petit quelque chose du mauvais garçon qu'il aurait pu être. Selon ses dires, bagarreur et fervent croyant. « *Il faut avoir peur de quelque chose, savoir s'agenouiller devant une suprématie.* » Pendant que ses gars poursuivent l'inventaire des dernières caisses, il surveille, rectifie, taquine, houspille, tout en évoquant le Mali. « *Une belle opération* », dit-il, les yeux brillants. Comprenez « avec de vrais combats ».

Fabien n'aurait pas dû être déployé. Alors que les forces nigériennes et maliennes avaient perdu beaucoup d'hommes lors d'attaques de casernes, il a été décidé, au sommet de Pau du 13 janvier 2020, d'envoyer des troupes supplémentaires dans la zone des trois frontières.

Le capitaine Beaudoin, 32 ans, commandait le PRI 1 (peloton de recherches et d'intervention), constitué de 174 hommes, dont 110 du REC, qui opérait dans la région de Ménaka. Un bon cocktail de jeunes et d'anciens. « *Notre but était de reprendre l'offensive, de chasser l'ennemi de ses zones refuges. Nous avons jumelé nos sections avec les Nigériens qui n'ont pas notre capacité de manœuvre, mais connaissent le terrain. Ils étaient très motivés pour défendre leur pays et venger leurs camarades.* »

C'est dans l'un des accrochages avec des groupes de l'EIGS (État islamique au Grand Sahara) que le légionnaire Kévin Clément a perdu la vie le 4 mai. Lui aussi, fils et frère de légionnaire. Sur les photos, il a l'air d'un ado candide, malgré ses 21 ans. Son véhicule avait pris en chasse une moto ennemie qui leur a tiré dessus. Fabien raconte : « *Quand le sergent a donné l'ordre à Clément, derrière lui, de répondre à la radio, il s'est rendu compte qu'il était touché : une seule balle dans la zone de l'œil. On l'a évacué en même temps qu'un des deux terros.* » C'est le septième et dernier article du code d'honneur que tout légionnaire apprend par cœur : « *Au combat, tu agis sans passion et sans haine, tu respectes les ennemis vaincus, tu n'abandonnes jamais ni tes morts, ni tes blessés, ni tes armes.* » Ni le légionnaire ni le terroriste n'ont survécu. « *Bien sûr, c'est difficile*, poursuit Fabien. *La veille, on parlait avec un petit Alsacien plein de* →

vie. Mais on est reparti au feu. On a fait des prisonniers et des morts. Et évidemment que je repartirai si on m'en donne l'ordre. Si je meurs, c'est que j'aurai accompli ma mission sur terre. »

Trois jours plus tôt, le régiment avait déjà perdu l'un des siens, le brigadier Dmytro Martynyouk. Le 23 avril, il conduisait un camion-citerne sur la route allant de Ménaka à Gao quand une mine a explosé. Dans un état plus que critique, il s'est bagarré plusieurs jours avant de mourir le 1^{er} mai.

À Carpiagne, ses camarades restés à l'arrière accompliront un miracle : en pleine épidémie de Covid, alors que les liaisons aériennes sont presque suspendues, ils réussissent à faire traverser quatre frontières à sa famille ukrainienne pour qu'elle puisse assister à l'hommage aux deux soldats présidé par Florence Parly le 8 mai.

« Ça a plus de sens que de mourir en tombant d'une échelle »

Le légionnaire ne pleure pas ses morts, il les honore. Pour leurs camarades du « 2 », ça signifiait repartir au feu. Le capitaine Beaudoin est arrivé sur les lieux quelques minutes après que Kévin Clément a été touché : « Pour un chef, perdre un homme, c'est ce qu'il y a de pire. Mais deux heures plus tard, le chef de corps m'a dit : "Vous repartez." C'était le plus grand honneur qu'on puisse me faire. Et c'est ce qui m'a rendu vraiment fier de mes légionnaires : ils sont repartis au combat. Ils ont fait leur métier. » La mission, premier article de la foi légionnaire. La mission quoi qu'il en coûte : « Ce qui rend notre boulot fabuleux, c'est le risque, murmure le capitaine Henri, qui commandait l'escadron de Martynyouk. Ça a tout de même plus de sens de mourir au combat qu'en tombant d'une échelle. » Aussi, avant de quitter la Légion étrangère, tout officier se fait photographe devant le monument aux morts érigé au quartier général à Aubagne et surmonté de la célèbre

mappemonde noire. La « boule », comme on l'appelle, a été inaugurée en 1931, à Sidi Bel Abbès, pour le centenaire de la Légion et installée à Aubagne en 1962.

Fin août, les hommes du deuxième escadron et leurs officiers ont fait le voyage à Abelcourt, le village de Haute-Saône où était né Kévin, pour assister au dévoilement de son nom sur le monument aux morts. Et surtout pour entourer ses proches. Il y avait même, selon un article de *Marianne*, une bande de motards venus de toute l'Europe sur leurs Harley, des membres du « Béret vert Brotherhood », une confrérie d'ex-légionnaires devenus *bikers* dont beaucoup ont servi avec Jean-Marc, le père de Kévin.

L'école de la deuxième, voire de la troisième chance

À Carpiagne, la deuxième chose qui frappe après la beauté âpre du paysage, c'est la langue singulière qu'on y parle, un mélange de parler militaire un brin désuet, d'ordres vociférés et d'argot de partout – le tout teinté d'accents du monde entier, y compris de Marseille. Sans oublier d'innombrables sigles et acronymes, que l'armée affectionne particulièrement, comme s'il fallait que toute situation humaine puisse se décliner en quelques lettres.

Ce qui distingue la Légion du reste de l'armée, c'est le légionnaire. La pâte humaine, comme le dit le colonel Meunier, chef de corps du REC (voir entretien pages 62-65). L'identité légionnaire conjugue deux signifiants habituellement disjoints : l'armée et l'étranger. Les 8 800 légionnaires sont étrangers ou recrutés à titre étranger : pour augmenter la proportion de francophones, on admet les candidats français à qui la Légion fournit une « identité déclarée » et une nationalité de substitution. Frédéric de Tarentec est devenu Frank de Montréal. Le chef Fabien s'est engagé sous passeport monégasque. Il a retrouvé son nom de baptême trois ans plus tard, →

Camerone, la Pâques légionnaire

Pour un légionnaire, avant d'être un lieu, Camerone est une date. Chaque 30 avril, où qu'ils soient, les légionnaires commémorent l'exploit accompli en 1863 par leurs prédécesseurs de la 3^e compagnie du régiment étranger. Ce jour-là, 62 légionnaires, commandés par le capitaine Danjou et deux officiers, résistent des heures durant à 2 000 soldats mexicains dans cette bourgade située dans la province de Veracruz. Neuf survivront. L'objectif est de protéger un convoi de ravitaillement des troupes françaises qui assiègent Puebla. Et le convoi passe. Ce qui n'empêche pas l'expédition

mexicaine de Napoléon III de finir en désastre.

Si cet épisode somme toute mineur d'une guerre absurde, dans laquelle Napoléon III s'est mis en tête d'établir un gouvernement à sa botte au Mexique, est devenu légendaire, c'est bien sûr à cause de l'héroïsme sacrificiel de ces hommes, mais aussi parce qu'il est la parabole du dogme légionnaire : la mission, quoi qu'il en coûte. Le convoi est passé.

Au 1^{er} REC, les festivités s'étalent du 23 avril, date de la Saint-Georges, patron du régiment, à Camerone. Cette année, cette semaine sainte des légionnaires-cavaliers devrait avoir un éclat particulier car le REC, fondé en 1921 à Sousse, en Tunisie, célèbre son centenaire. Pour Camerone,



Le capitaine Beudoin, chef du premier escadron, commandait le groupe d'intervention auquel appartenait Kévin Clément. « *Ce qui m'a rendu fier de mes hommes, c'est qu'ils sont immédiatement repartis au combat.* »

une prise d'armes aura lieu pour la première fois sur le Vieux-Port de Marseille.

Quelques mondanités destinées à lever des fonds ont déjà été annulées pour cause de Covid, dont le cocktail organisé en l'honneur de « Marraine ». Née Leïla Hagondokoff, issue d'une famille princière du Caucase, arrivée en France en 1934 et devenue la comtesse Ladislas du Luart, cette Russe fantasque et intrépide est la seule femme à avoir été nommée légionnaire d'honneur en 1943, puis brigadier-chef d'honneur en décembre 1944. Elle a été là lors de tous les grands moments du REC – et certains chefs de corps se rappellent avec des sentiments mêlés ses arrivées tourbillonnantes quand elle exigeait

la levée de toutes les punitions. C'est notamment pour poursuivre son action en faveur des blessés et des anciens que le régiment fait appel aux dons. Si vous voulez faire acte de solidarité envers ces étrangers qui se battent pour nous, n'hésitez pas (www.royaletrangercentenaire.fr).

Pour le régiment, ce centenaire sera l'occasion de se retrouver et de porter haut les traditions légionnaires. Les 24 et 25 avril, le public pourra profiter de deux journées portes ouvertes avec exposition de blindés et reconstitution d'un hôpital de campagne, qui se concluront par l'événement à ne pas rater, le Bal du légionnaire, dont le clou est l'élection de « Miss Képi blanc ». Un genre de repos des guerriers. • **EL**



L'adjudant Sergueï a quitté l'Armée rouge pour la Légion. Plusieurs fois décoré, il est devenu français « par le sang versé », procédure instaurée en 1999. La formule se réfère à un poème de Pascal Bonetti, où il est question d'un « étranger devenu fils de France, non par le sang reçu mais par le sang versé » (Le Volontaire étranger, 1920).

en passant sous-officier. Le capitaine Emmanuel de Nedde, spécialiste d'histoire de la Légion, s'est engagé avec un passeport suisse il y a dix-sept ans : « *Je voulais donner un sens à ma vie.* » Tant que le légionnaire respecte son propre anonymat, la Légion le protège. Il y a quelques années, l'un d'eux, recherché pour un casse, a quitté le régiment entre deux gendarmes : il avait donné son nom d'emprunt à sa mère, qui l'a naïvement fourni aux enquêteurs.

Cependant, la majorité des légionnaires sont de « vrais étrangers » – et pour beaucoup des adultes qui ont passablement roulé leur bosse. Certains ont des problèmes de drogue. Beaucoup viennent de familles chaotiques, quand nombre de leurs officiers, issus de Saint-Cyr, incarnent à la perfection la famille militaire classique, catho et nombreuse.

La Légion est l'école de la deuxième chance, voire de la troisième : on peut s'y engager jusqu'à 40 ans, quand la limite est 29 ans pour l'armée de terre, et y progresser tout au long de son service. Elle offre une nouvelle vie, parfois une nouvelle identité à quiconque veut repartir de zéro après un accident de parcours. Certes, le temps où l'on venait purger par le sang un passé criminel est

révolu. S'il y a des légionnaires en délicatesse avec la justice, c'est plutôt pour une faillite, des embrouilles avec le fisc... ou avec une ex-épouse. « *On était moins regardants quand on envoyait des gens mourir en Indochine* », admet un officier. Certes. Mais il est toujours un peu incongru de demander à un légionnaire pourquoi il s'est engagé, aussi ne saurai-je pas comment un patron du CAC 40 italien est devenu officier au REC.

Aujourd'hui, la Légion vérifie, autant qu'elle le peut, la véracité des histoires racontées par les candidats. Chaque légionnaire fait l'objet d'un suivi constant pour évaluer son esprit de cohésion, sa fidélité, son adhésion aux valeurs de l'institution. L'objectif étant évidemment de ne pas recruter d'ennemis, d'autant que c'est aux légionnaires qu'incombe la sécurité de nos installations militaires extérieures. Le scénario catastrophe des cadres de l'institution, c'est un légionnaire qui retourne son arme contre ses camarades. Cela s'est produit notamment entre les deux guerres mondiales, avec des Allemands. Au doigt mouillé, on a l'impression que les recrutements venus de pays musulmans se font plus rares. Si c'est un choix, personne, bien sûr, n'en fait état.

De l'Armée rouge à la Légion

Cependant, le plus souvent, le légionnaire vient chercher une nouvelle patrie parce que la sienne est en proie au chaos ou à l'effondrement économique. Aussi le recru-

tement épouse-t-il les soubresauts de la géopolitique mondiale. Le 1^{er} REC est fondé en 1921 avec des soldats et des officiers issus des armées russes blanches, notamment celle de Wrangel, qui arrivent à Bizerte. Ce sont eux qui insufflent au régiment l'esprit cosaque, perpétué aujourd'hui par des recrues mongoles ou kazakhes. C'est ainsi qu'un général des armées tsaristes pouvait se retrouver simple légionnaire.

Dans les années 1980, la Légion voit affluer des soldats britanniques, limogés de l'armée après la guerre des Malouines, dans les années 1990, des soldats perdus de l'ex-Union soviétique. Au REC, on se souvient d'un ancien commandant de sous-marin qui voulait payer les études de ses enfants. L'adjudant Sergueï, 51 ans, qui s'est engagé en 1996, après avoir quitté l'Armée rouge. « *Après 1991, l'Union soviétique était devenue trop petite pour moi.* » Il est tombé sur un encart de journal proposant des informations sur la Légion étrangère contre trois roubles. On lui a envoyé *Képi blanc*. Il est arrivé en France avec trois phrases en poche dont « je cherche des femmes », et les aventures de Monte-Cristo dans la tête. Et l'aventure a commencé. « *Après l'Armée rouge, je pensais que ce serait assez pépère.* » En réalité, Sergueï a collectionné les missions de combat, notamment en Afghanistan. Il a été décoré trois fois. « *Je fais mon boulot. À la Légion, nous avons les armements, les équipements. Nous sommes plus protégés qu'un civil lambda.* » En 2005, il est devenu français, sans doute « par le sang versé », vu ses états de service. Une procédure qui, curieusement, existe seulement depuis 1999. Par ailleurs, après cinq ans d'engagement, les légionnaires peuvent demander leur naturalisation, après avoir obtenu du Comle un certificat de bonne conduite, mais seule une minorité le fait.

Le fils de Sergueï est élève au lycée militaire. Mais, même français, un Russe n'oublie jamais la Russie où il va

chaque année. « *J'ai passé toute ma jeunesse dans un pays bien structuré, pauvre mais heureux. J'adore la France, mais je regrette qu'il y ait trop d'individualisme.* »

147 nationalités, un seul drapeau

Bon an mal an, 7 000 à 8 000 personnes se présentent dans les bureaux de présélection de Nogent et d'Aubagne. En 2018, 1 200 ont été admis à Castelnaudary où les instructeurs ont quatre mois pour en faire des combattants qui sont ensuite affectés dans l'un des 11 régiments de la Légion – infanterie, génie ou cavalerie. Aujourd'hui, il y a pas mal de Sud-Américains, Brésiliens notamment. On compte aussi de forts contingents de Malgaches, de Népalais, d'Ukrainiens et même de Chinois, dont on imagine l'effort qu'ils doivent fournir pour apprivoiser notre langue. En effet, si une bonne condition physique est évidemment requise et développée par force d'exercices, c'est l'apprentissage du français qui transforme en frères d'armes des hommes dont les parcours, les imaginaires et les attentes sont par nature hétérogènes. La ritournelle des ordres, gestes, chants et rites qui rythme les journées fait office de cours de langue et de culture françaises.

Des soldats de 147 nationalités combattant ensemble pour un pays qui n'est pas le leur, c'est une sorte de prouesse anthropologique. Surtout si on rappelle que ce sont parfois les ennemis jurés de la veille. Au demeurant, aucun légionnaire ne peut être contraint de se battre contre les compatriotes. Pendant « Tempête du désert » (la première guerre du Golfe, en 1991), Rachid devenu Robert a demandé à rester en base arrière.

Et puis, il y a les questions religieuses auxquelles, ces dernières années, le commandement de la Légion est plus attentif. « *Dès qu'ils parlent d'eux, ils parlent de religion* », observe un officier qui auditionne les candidats. Le régiment comprend quatre aumôniers, protestant, orthodoxe, musulman et bien sûr le *padre* catholique, figure connue de tous. « *Tous savent qu'ici, il n'y a pas de place pour les particularismes* », poursuit l'officier. La liberté de culte passe après les exigences du service. Pas de menus spéciaux ni de dispense pour les fêtes religieuses. Mais au-delà des règles, le patrimoine culturel de la Légion est d'abord chrétien. Pour Noël, les légionnaires construisent une crèche. Il peut même arriver que ce soit un musulman qui porte l'Enfant Jésus.

Bien sûr, il y a des frottements, des blagues, des préjugés qui dans le civil feraient hurler au racisme et qui se règlent ici par une bière au club, les bars improvisés aux sièges des escadrons. Les Slaves n'aiment pas beaucoup les Noirs. Les Noirs s'entraccusent de racisme. « *Nous devons lutter contre le communautarisme et le racisme* », reconnaît l'officier. La recette doit marcher parce qu'au combat, ils se feraient tous tuer les uns pour les autres.

Il est vrai que la mondialisation a réduit les écarts culturels. « *Il y a vingt-cinq ans, observe l'officier-* →



Kévin Clément et Dmytro Martynouk ont perdu la vie au Mali. À la Légion, on ne pleure pas ses hommes, on les honore.



Derrière le colonel Nicolas Meunier, chef du 1^{er} REC, on voit l'étendard du régiment. Outre le nom des grandes batailles où il s'est distingué, Camerone (1863), Colmar (1945), l'Indochine..., on y lit la devise de la Légion étrangère « Honneur et Fidélité » – celle de l'armée de terre est « Honneur et Patrie », tout est dans cette nuance.

recruteur, les Roumains, les Tchèques semblaient venir d'une autre planète. Aujourd'hui, ils sont tous connectés et le plus pauvre des Népalais arrive avec sa PlayStation. » Et puis, surtout dans leurs premières années, ils ont en commun d'être déracinés, souvent sujets au cafard. Chez beaucoup de légionnaires, il y a une fleur bleue qui sommeille et qui se réveille les jours d'hiver, quand le ciel est trop bas et les tâches trop répétitives.

Loin de leur famille, les légionnaires n'ont le droit d'en fonder une qu'après trois ans de service, et avec l'autorisation de la hiérarchie – sauf s'ils sont passés sous-off : c'est seulement après ce délai qu'ils sont autorisés à se marier. Et c'est seulement depuis quelques années qu'ils peuvent ouvrir un compte en banque. Leur famille, c'est la Légion. En conséquence, la loi non écrite de l'institution veut que, même quand ils sont au régiment, à proximité de leur foyer, les officiers passent le soir de Noël avec leurs hommes. Le supérieur n'est pas seulement là pour ordonner et sanctionner, il est psy et confesseur. Dans une institution fondée sur la promotion interne,

puisque tous les sous-officiers et environ 10 % des officiers ont porté le képi blanc, autrement dit sont issus du rang, on peut être légionnaire chinois à 22 ans et lieutenant français à 40. Chacun est donc appelé au fil des ans à commander les moins gradés, autant qu'à veiller sur eux. Passé sous-off après trois ans de service, Fabien a atteint le grade le plus élevé, mais il ne se voit pas aller plus loin : « Je n'ai pas l'état d'esprit d'un officier, confie-t-il avec un sourire. Je suis un biker, j'ai des tatouages. Les officiers sont sveltes, ils montent à cheval et savent se tenir dans les bureaux. » Peut-être, cependant, sera-t-il un jour président des sous-officiers...

Les 200 sous-officiers du REC élisent en effet un « président », qui traite les problèmes quotidiens et la vie extramilitaire. Il est aussi le conseiller du chef de corps, celui qui peut dire si un adjudant est taillé pour la mission qu'on veut lui confier.

Depuis trois ans, le poste est occupé par le major Amilcar, un Portugais que tout le monde appelle Tony, 60 ans, un des doyens du régiment. Taillé sur le modèle « bon vivant, grande gueule et cœur d'or », il a le privilège de pouvoir inviter chaque jour à sa table une petite dizaine de ses camarades. Né au Mozambique, élevé en Angola qu'il a quitté vers 16 ans pour échapper à la mobilisation, Tony s'est engagé dans l'armée portugaise où il était en passe de devenir pilote

quand sa carrière a été stoppée net par une embrouille de femme, qui était, semble-t-il, la fille ou peut-être l'épouse d'un officier supérieur.

Il s'est engagé dans la Légion étrangère en 1983, à l'âge de 22 ans : « *Je me suis retrouvé à balayer pour les Français.* » Trente-huit ans plus tard, il est heureux du chemin parcouru. « *Au Portugal, je ne serais personne. Ici, on reconnaît ma valeur. Mais l'ascenseur social a plutôt été un escalier. Il a fallu faire des efforts pour grimper chaque marche.* » En 1985, après avoir officié comme instructeur, il choisit la cavalerie et se retrouve au REC, à Orange. Il exerce tous les postes possibles au sein d'une unité blindée : pilote de char, tireur, chef. Après plusieurs missions en Bosnie, il séjourne deux ans à Djibouti où il dirige un escadron blindé. Il papillonne et fait plusieurs enfants, puis retrouve en 1997 la fille d'un adjudant qu'il avait croisée dix ans plus tôt au mess, un soir de cuite. S'il redoute de quitter l'institution où il aura passé près de quarante ans, il n'en parle pas. Pour son départ du régiment, prévu en 2022, il rêve d'être naturalisé devant de hautes autorités civiles et militaires. « *Ce serait une façon pour la France de reconnaître que je l'ai bien servie.* »

On l'aura compris, dans ce monde de durs à cuire, l'affectivité est omniprésente. « *Le premier devoir du chef, c'est d'aimer ses hommes* », on le répète à tous les étages. Pour autant, on ne transige pas avec la discipline ni avec les sanctions. Les légionnaires ont la réputation d'appliquer à la lettre, peut-être un peu trop, le TTA (traité toutes armées, la Bible des soldats). « *S'il est écrit qu'on doit avoir un centimètre de cheveux, ce n'est pas un et demi*, observe Fabien. *C'est une chose d'importance, la discipline. L'amour du chef et l'obéissance. On aime ceux qui nous font le plus ramasser.* » Comme l'adjudant Kevin.

« La Légion a fait de moi un homme »

« *Oui mon adjudant !* » À entendre le beuglement du légionnaire, figé au garde-à-vous devant son supérieur, on ne dirait pas qu'il vient de mordre la poussière et de se relever pour la quatrième ou cinquième fois. L'adjudant, c'est Kevin, 35 ans, dont dix-huit de Légion étrangère, responsable des sports du REC. Une icône de légionnaire ; beau gosse et baraqué, ça va de soi, les yeux bleu Newman, le regard franc du collier. Le tout assaisonné d'une charmante pointe de timidité et d'une politesse hors d'âge quand il s'adresse à un civil – et plus encore à une civile. Ces manières impeccables, on les retrouve du deuxième classe au chef de corps. Le légionnaire se tient. C'est comme la propreté – des corps, des uniformes, des chambrées, des bâtiments : ça fait partie du respect qu'on doit à ses supérieurs et à soi-même. C'est l'article 4 du code d'honneur : « *Fier de ton état de légionnaire, tu le montres dans ta tenue toujours élégante, ton comportement toujours digne mais modeste, ton casernement toujours net.* » À Carpiagne, pas mal de dents ont dû grincer le 14 juillet.



Le major Tony, chef des sous-officiers. Il quittera la Légion en 2022 fort de quarante ans de service.

Des soldats du deuxième escadron, ceux qui rentraient du Mali, devaient défiler sur les Champs-Élysées. Non seulement ils en ont été privés pour cause de Covid, mais ils ont vu à leur place des soignants débraillés et fiers de l'être. Alors, un légionnaire ça ferme sa gueule, mais ça n'en pense pas moins.

Ce jour de juillet, sous le cagnard de Carpiagne, Kevin dispense un cours à une vingtaine de soldats. Ça s'appelle TIOR – pour Technique d'intervention en opération rapprochée, le combat de rue où il faut éviter de blesser les quidams qui passent. Du corps-à-corps adapté par exemple aux patrouilles de Sentinelle. Il traduit en souriant : « *Plaisir d'offrir, joie de recevoir* » (des torgnoles). Il montre à son cobaye comment parer une attaque au couteau. Le gars, jeté au sol comme une crêpe, mange cher avant que ses camarades rééditent la manœuvre en binôme.

Sur le plan physique, les légionnaires sont recrutés sur les mêmes critères que l'infanterie de ligne, le premier étant la résistance. Il faut qu'aucun légionnaire ne puisse ralentir son peloton. Cependant, tous ne sont pas égaux devant l'effort. « *Les plus forts, les meilleurs nageurs, ce sont les Français, qui ont tous eu accès à des pratiques sportives dès l'enfance*, observe Kevin. *Les Slaves sont très physiques, les Africains souvent très costauds, mais faute d'avoir pu développer leurs capacités, pas très athlétiques.* » L'adjudant s'efforce de n'en laisser aucun dans l'échec, fixant à chacun des objectifs à atteindre. Le plus souvent, avec de la bonne foi et de la volonté, ça marche.

Kevin est tombé dans la marmite à 13 ans, lorsque son grand-père, un ancien de la coloniale, lui a offert *La légion saute sur Kolwezi*. À 17 ans, son bac en poche, sans prévenir ses parents, il s'est présenté au 2^e REP, chez les paras, à Calvi. Là, il a connu quelques embrouilles avec un bandit niçois qui l'a embarqué dans une histoire →



« La Légion a fait de moi un homme. » Aujourd'hui, l'adjudant Kevin (masqué au centre) est responsable des sports du 1^{er} REC. Ici, il enseigne « le plaisir d'offrir, la joie de recevoir »... des coups.

loufoque de vols de grenades. Il a été dégradé et muté dans une autre compagnie : « Être puni a été très bon pour moi. On m'a montré le bon chemin. La Légion a fait de moi un homme. » Quinze ans plus tard, il se sent prêt à devenir chef à son tour. « Je veux devenir officier, commander, transmettre, avec la même bienveillance que celle que j'ai reçue. » Il prépare l'épreuve de dissertation militaire. Comme beaucoup de légionnaires, Kevin

a divorcé de la mère de sa fille de 11 ans. Elle lui avait demandé de choisir entre la Légion et elle. Il a choisi et s'est installé à Marseille à côté de chez elle. Chaque jour, il parcourt à vélo les 17 kilomètres qui séparent Pointe-Rouge de Carpiagne. Et chaque jour, il s'émerveille : « C'est grand, c'est beau, on ne peut pas rêver de mieux. » Alors que quatre des cinq escadrons de combat que compte le régiment (le sixième étant affecté à des



Parmi les trophées rapportés du Mali, les hommes du 1^{er} escadron sont particulièrement fiers de leur drapeau de l'État islamique.

missions administratives et logistiques) viennent de rentrer du Mali, on se demande si Kevin n'est pas frustré. Certes, il a participé à des missions dangereuses, comme l'évacuation des Européens de Côte d'Ivoire et de Centrafrique ou encore l'opération Harpie contre l'orpaillage en Guyane. Pendant deux ans, il a connu la grande aventure équatoriale au 3^e REI à Kourou. Il organisait des stages d'aguerrissement en forêt pour les unités de combat. Mais Kevin n'a jamais connu le feu ennemi. « *Il ne faut pas demander à aller au feu. Si ça arrive, il faut bien faire.* » Tout légionnaire s'entraîne comme si cela devait arriver le lendemain. Démontage-remontage des armes, réparation du matériel, entraînement au combat blindé sur simulateur, chacun doit connaître la conduite à tenir dans chaque circonstance. Une fois sur le terrain, on accomplit des tâches répétées des centaines de fois. Mais certains apprendront à manœuvrer, à tirer, à progresser en territoire ennemi sans jamais y poser un pied. « *Entraînement difficile, guerre facile* », résume le capitaine Thierry Piquemal, 49 ans, dont vingt de Légion, directeur de cabinet du colonel Meunier, qu'il a connu au Liban en 1983. De son enfance à Ménilmontant, ce fils d'un agent RATP, mort malheureux loin de son Algérie natale, a conservé l'accent parigot et la malice. Certes, il a fait le Liban, l'ex-Yougoslavie, et dernièrement le Mali où il était stationné à Gao, au QG de Barkhane. Mais à plusieurs reprises, sa participation à une mission de combat a été annulée au dernier moment. « *On enrage, mais il faut en prendre son parti.* »

Si l'Histoire était cartésienne, la Légion étrangère serait condamnée. Que faire de ce « *monastère des incroyants* », cette confrérie bizarre où les corps sont en jeu quand la guerre est de plus en plus menée par des informaticiens ? On pardonnait aux légionnaires leur brutalité quand elle était nécessaire aux combats. Dans la guerre à l'ancienne, même les sadiques ont leur utilité. Aujourd'hui, un supérieur qui colle une baffé à

un légionnaire est sanctionné, parfois au « *marquant* » si c'est un récidiviste, ce qui signifie que la faute est inscrite dans son dossier et pèsera sur son avancement. Quant au légionnaire qui s'aviserait de frapper son supérieur, il aurait toutes les chances d'être rendu à la vie civile. Le capitaine Piquemal s'en félicite. « *On n'a pas à être brutal pour commander. Mais il faut savoir sanctionner sans état d'âme.* »



Le capitaine Thierry Piquemal, dircab du chef de corps, est convaincu que l'esprit de la Légion continuera à souffler.

Comme toutes les institutions, la Légion est désormais un univers de Droit et de droits. Cependant, elle échappe encore, pour le moment, au régime général de l'armée. En effet, tout en appliquant les mêmes règles que tous les militaires, elle jouit d'un statut spécifique, conservé de haute lutte en 2008 après l'intervention du Conseil d'État. Forcément, ça suscite des jalousies chez certains militaires qui n'aiment pas les têtes qui dépassent. Le chef Fabien redoute le changement qui vient. « *Si je suis devenu sous-off, c'est pour transmettre la tradition, mais on sent qu'il y a une volonté de nous normaliser. Mes gosses, je préférerais qu'ils fassent autre chose. La Légion qu'ils pourraient connaître adultes, ce ne sera pas la même que la mienne.* » Piquemal n'en croit rien. « *C'est plus ce que c'était, je l'entendais déjà des anciens quand je suis entré à la Légion il y a vingt ans.* » Certes, les légionnaires ont changé, ils ont des portables, des tablettes et plus d'exigences. « *L'essentiel, conclut Piquemal, c'est que l'esprit de la Légion perdure.* » On n'éteindra pas si facilement la flamme. De plus, l'assurance-vie de la Légion étrangère, c'est l'amour que lui vouent les Français. Sans doute parce qu'elle incarne une France rêvée dont on sait aujourd'hui qu'elle pourrait disparaître. •

1. Un escadron est l'équivalent pour la cavalerie d'une compagnie d'infanterie. Il compte une centaine d'hommes.



L'adjudant Kevin donne un cours de combat rapproché. Désarmer un ennemi avec couteau ou pistolet est toujours utile dans les rues de nos villes. Ces hommes ont participé aux patrouilles Sentinelle cet hiver en région parisienne.

Pendant que leurs chefs sont en plein rituel « Boudin-vin blanc » (voir pages suivantes), de jeunes légionnaires en tenue de parade, s'en vont former un piquet d'honneur pour saluer le départ d'un officier du régiment.



COLONEL NICOLAS MEUNIER

« CES ÉTRANGERS NOUS DONNENT UNE LEÇON D'IDENTITÉ »

Propos recueillis par **Élisabeth Lévy**

Unique au monde, la Légion recrute majoritairement des soldats étrangers prêts à se battre pour la France jusqu'au sacrifice suprême. Outre son entraînement de haut vol, la force de cette institution réside dans la cohésion créée par la tradition et la mémoire.

Causeur. Nous ne sommes pas militaires, mais légionnaires. À la Légion étrangère, on est très attachés à la singularité de l'institution.

Colonel Nicolas Meunier. La Légion étrangère est une institution unique au monde. Il y a bien une Légion espagnole (la *Bandera*), mais qui ne recrute que des hispanophones – et d'ailleurs de plus en plus d'Espagnols. Quoique héritière d'une histoire bien plus ancienne d'étrangers venus prendre les armes pour la France, la Légion étrangère a été créée en 1831 par une loi de Louis-Philippe. Elle se différencie uniquement du reste de l'armée de terre par le fait qu'elle recrute essentiellement des soldats étrangers. Que des étrangers viennent porter les armes et combattre est tout de même assez singulier ! En effet, la finalité du légionnaire, c'est le combat. Généralement un peu plus âgé qu'un engagé volontaire de l'armée de terre, il a connu une autre vie, une autre expérience qui a pu mal se passer à un moment et le décider à s'engager dans la Légion étrangère.

La légende selon laquelle on rejoint la Légion pour racheter son passé par le sang n'est donc pas totalement fautive ?

C'est excessif. Certains légionnaires ont un passé à se reprocher, mais cela ne relève pas, aujourd'hui, de la grande criminalité, au pire de la petite délinquance. Toutefois, la Légion est surtout la caisse de résonance de la géopolitique mondiale. Elle était très largement

allemande à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, ensuite en partie anglaise, elle est actuellement un peu ukrainienne. Après la chute du mur de Berlin et les dix années d'anarchie qui se sont ensuivies dans la Russie postsoviétique, nous avons eu beaucoup d'anciens soldats russes qui cherchaient simplement un moyen de gagner leur vie. Cependant, nous avons près de 140 nationalités : des gens d'Amérique du Sud, des Asiatiques, peut-être un peu moins d'Occidentaux, même si, à une époque, nous avons recruté beaucoup de Roumains. Actuellement, nous voyons arriver de nombreux Brésiliens et Népalais, en plus des Ukrainiens. Malgré des tendances conjoncturelles, notre vocation universelle ne se dément pas.

Les relations hiérarchiques sont très affectives à la Légion. L'amour du chef et l'obéissance vont de pair.

À partir du moment où on demande à des gens de partir au combat, d'accepter contractuellement de mourir, la relation de confiance est fondamentale. Pour peu qu'on s'occupe d'eux avec sincérité et équité, les légionnaires sont extrêmement reconnaissants. Ils ont beau jouer les gros bras, beaucoup restent des étrangers, un peu perdus, dans les premiers temps. Ils sont pour beaucoup très loin de chez eux, de leur famille. Lorsque nous étions projetés au Mali, j'ai eu deux légionnaires qui ont respectivement perdu : l'un, son père en Ukraine, et l'autre, une mère au Brésil. On aurait pu les autoriser à partir. Ils ont choisi de poursuivre leur mission. S'ils acceptent ce genre de choses, c'est aussi par amour pour leur chef, par attachement à leurs camarades pour continuer à remplir la mission. Et, dans mes directives, je demande à mes officiers d'aimer leurs hommes et de les faire grandir.

Vous avez passé plusieurs mois au Mali, de février à juillet 2020. Quel est le sens de notre engagement là-bas ?

L'opération Serval a été déclenchée en 2013 pour stopper dans l'urgence un raid djihadiste dont l'objectif →

était Bamako. Par la suite, depuis 2014, l'opération Barkhane s'est installée dans la durée afin de résoudre une crise régionale profonde et accompagner un processus politique. Le Mali est à la croisée des chemins de beaucoup de fractures, entre agriculteurs et pastoralisme, entre de nombreuses ethnies, entre l'Afrique du Nord (le Maghreb, le peuple touareg) et les populations plus méridionales du Niger (Bambaras, Songhaïs). Tous ces groupes s'affrontent depuis des centaines d'années pour des pâturages ou des points d'eau. Cependant, avec le djihadisme, nous sommes confrontés à un problème nouveau : il faut le combattre là-bas pour éviter de l'avoir chez nous. Certains contestent cet état de fait dès lors que la plupart des terroristes qui ont pu sévir en France ne viennent pas de cette région. Cependant, le Sahel reste l'arrière-cour stratégique de l'Europe, nous avons donc intérêt à ce que le chaos n'y règne pas. Nous devons donc aider nos partenaires étatiques locaux à combattre l'islamisme et sa violence. Nous menons une guerre qui s'inscrit dans le temps long.

Nos armées ne sont-elles pas d'abord conçues pour des guerres interétatiques classiques ?

La volonté du chef d'état-major de l'armée de terre est que nous soyons prêts pour tous les cas de figure, les engagements plus durs et une guerre future qui sera différente. Au Mali, on se bat contre des groupes dont les membres sont recrutés dans des populations désespérées, embrigadées parfois contre leur gré, manipulées par la propagande, contre des jeunes adultes en claquettes qui circulent à moto avec des kalachnikovs. Même s'ils peuvent, par la force du nombre, commettre des atrocités, ce n'est pas une guerre interétatique ou « symétrique », avec l'engagement des chars et de l'aviation comme cela s'est passé en Syrie. Face à Daech, qui contrôlait un territoire et disposait de moyens militaires lourds, nous étions dans une situation de quasi-symétrie. En Libye, on observe que les différents belligérants sont sponsorisés par des voisins plus ou moins proches qui s'impliquent militairement avec des moyens comparables à ceux d'une armée occidentale bien équipée. En Ukraine, les Russes se sont emparés de territoires en menant une guerre hybride, mélange de forces conventionnelles, paramilitaires et de subversion. On voit émerger une forme de conflictualité complexe et nouvelle dans tous les champs. Nous devons donc nous préparer à des guerres bien plus dures que celle que nous menons au Sahel.

Bien qu'ils aient perdu deux camarades, vos hommes étaient heureux d'avoir combattu. Un légionnaire peut-il passer toute sa carrière sans jamais connaître l'engagement face à l'ennemi ? Pour votre part, où aviez-vous déjà combattu ?

La mort au combat du brigadier-chef Dmytro Martyniuk, blessé mortellement le 1^{er} mai 2020 dans l'ex-

plosion d'un engin explosif improvisé, et du brigadier Kévin Clément, frappé le 4 mai 2020 lors d'un contact direct avec un groupe de l'État islamique au Grand Sahara (EIGS), a endeuillé l'ensemble de mon groupement, ceux qui sont restés en métropole, les familles, ainsi que l'ensemble de la communauté militaire. Loin d'attaquer notre détermination, cette épreuve l'a affermie et nous a poussés à poursuivre la mission, ce qui était peut-être la manière la plus simple d'honorer la mémoire de ceux qui sont allés au bout de leur engagement. Les temps ont changé, le nombre de soldats morts pour la France, bien qu'élevé en 2020, demeure faible en comparaison des pertes subies dans les guerres du xx^e siècle. Pour autant, lorsque vous regardez, depuis les années 1990, la longue liste des dernières opérations dans lesquelles la France a été engagée, vous imaginez bien que peu de légionnaires ont traversé cette période sans entendre le bruit d'une fusillade. Quoi qu'il en soit, la mission reste de se préparer durant toute sa vie militaire à cette éventualité : le combat. Pour ma part, dans ma carrière d'officier au 1^{er} REC, je n'ai jamais été engagé dans des combats directs, mais j'ai connu des situations de crise parfois aiguës, comme en RCA ou au Sahel.

En quoi consistait votre mission au Mali ?

La stratégie de l'opération Barkhane repose sur un passage de témoin entre les troupes françaises et les forces armées locales (Mali, Niger, Burkina Faso). Cela suppose à la fois de réduire durablement la capacité de nuisance des groupes armés terroristes et d'accompagner les forces de sécurité locales pour hisser leur niveau opérationnel et les rendre totalement autonomes. Au deuxième semestre 2019, les Maliens et les Nigériens ont perdu 350 soldats. Nous réalisons alors que l'EIGS prend confiance et qu'il faut stopper sa croissance. Nous sommes donc partis au Mali, ce qui était prévu, et il a été décidé presque en urgence que j'emmènerais un escadron supplémentaire. Je suis donc parti avec cinq des six escadrons que compte le régiment, laissant très peu d'hommes ici, à Carpiagne. Cela n'était pas arrivé depuis la première guerre du Golfe. Notre mandat sur place n'était plus seulement de former les forces armées locales, dans le cadre du partenariat militaire opérationnel, mais d'aller avec eux au combat. Nous les avons embarqués partout avec nous, l'objectif étant clairement d'aller au contact avec l'adversaire et de le frapper autant que possible.

Vous l'avez affaibli ?

Oui, mais ces groupes ont une capacité de régénération très forte, car ils recrutent localement, y compris des enfants, comme on l'a observé. On a neutralisé un certain nombre de combattants adverses, saisi aussi des ressources, des armements, des matériaux, des motos, de l'essence, etc. Ces coups directs portés à l'ennemi l'ont poussé à la faute et déstabilisé.

Vous êtes prudent !

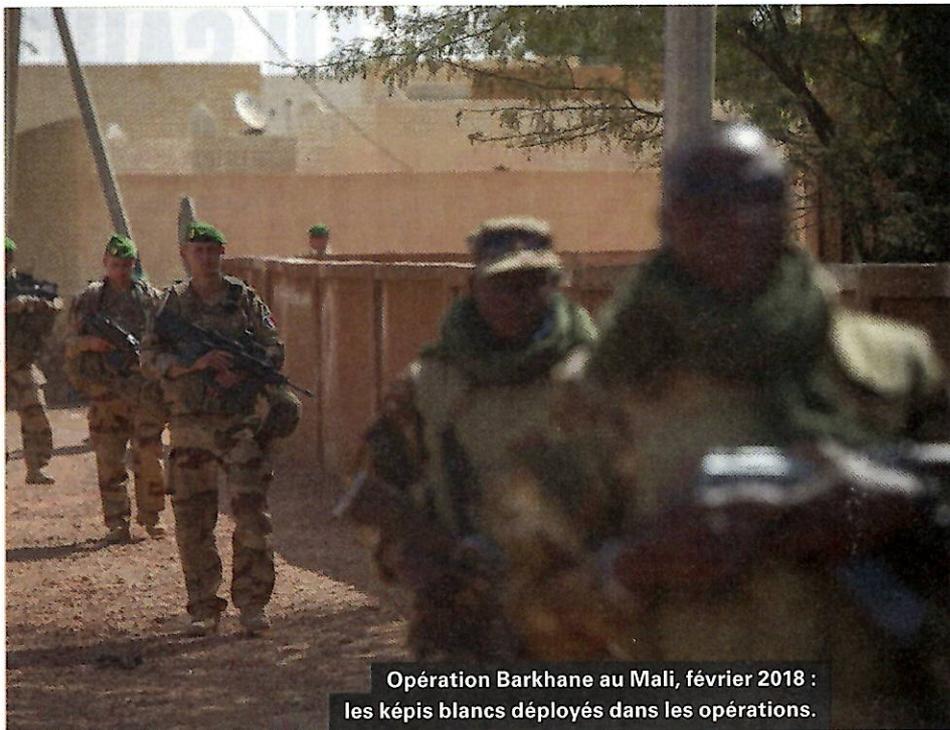
Nous ne sommes plus dans des batailles décisives comme pendant les guerres napoléoniennes. Faire la guerre ne suffit pas. Il faut redonner confiance aux populations locales dans la capacité des États malien et nigérien à les protéger contre ces groupes armés terroristes. L'objectif, pour nous, est que les forces armées locales assurent la défense de leur territoire, et d'ici là d'intégrer des alliés qui partagent notre ambition pour cette région. Nous impliquons de plus en plus de pays européens dans l'accompagnement des forces locales.

Puisque vous le dites... Cela étant, dans le monde des individus capricieux, la Légion étrangère n'est-elle pas une survivance archaïque ou, à tout le moins, une institution à contre-courant ?

Étrangement, à côtoyer nos légionnaires, qui sont la jeunesse du monde, je n'ai pas la même analyse que vous. Nous ne fréquentons pas forcément la même jeunesse, on peut d'ailleurs imaginer qu'il y en a plusieurs. J'imagine que toute force militaire pourrait être considérée comme archaïque puisque le combat comporte le don potentiel de sa vie. L'institution militaire a besoin d'être enracinée pour être pérenne. Nous ne sommes pas dans la fluidité du monde, dans sa mobilité. Pour nous, les frontières ont quelque chose de sacré, de même que nos traditions, le culte des anciens, la mémoire. C'est pour cela que sur l'étendard, il y a le nom de batailles. Nous sommes très attachés aux commémorations, au culte de la mission. Nous cultivons notre identité légionnaire sans vivre pour autant en marge de la cité.

Mais beaucoup de gens croient pouvoir en finir avec l'idée même de nation...

Les vieux serpents de mer sont toujours difficiles à attraper. Je crois que chaque génération aime à se faire peur en imaginant la disparition d'une civilisation, d'une Nation. Il faut être prudent avec ces grands mots. D'un point de vue militaire, je peux constater que nous assistons au retour des guerres entre États. Le CEMA le soulignait lorsqu'il disait : « Je me dois de vous sensibiliser au retour du fait guerrier. » Il ne s'agit pas de recréer l'esprit de 14, l'offensive à outrance, le chauvinisme. Cependant, la singularité militaire est d'accepter de mourir pour la France. La nation n'est donc pas pour nous un objet de débat. Certes, il y a des gens qui veulent renverser la table. Et nous sommes parties prenantes de



Opération Barkhane au Mali, février 2018 :
les képis blancs déployés dans les opérations.

cette table. Mais mon expérience est très éloignée de ce que l'on voit sur les chaînes d'information en continu : je vois des jeunes qui ont envie de s'engager et qui ont d'autant plus besoin de repères, de racines qu'ils sont légionnaires et déracinés. Ces étrangers nous donnent une leçon d'identité dont beaucoup pourraient s'inspirer.

En effet, la Légion est peut-être la dernière machine à fabriquer des Français.

Non, la Légion est une machine à fabriquer du légionnaire ! À leur départ, peu demandent à être naturalisés. Voilà des hommes qui arrivent en France et qui, plutôt que d'exiger d'avoir des droits, commencent par donner cinq ans de leur vie. Au bout de ces cinq années, ils peuvent devenir français, mais ce n'est pas automatique, ils doivent le vouloir et le mériter.

Depuis 2015, avez-vous connu des tensions religieuses et/ou ethniques au sein de la Légion ?

Le principe de laïcité prévaut dans les armées et donc à la Légion ; l'accès au culte est garanti et nous avons des aumôniers de toutes les religions. Comme le dit l'article 2 du Code du légionnaire : « Tout légionnaire est ton frère d'armes, quelle que soit sa nationalité, sa race, sa religion. » Il n'y a pas de régime dérogatoire spécifique dans la pratique d'une religion. Pendant la période du ramadan au Mali, aucun soldat n'a refusé de boire ou de manger alors qu'il faisait 50 °C. Si cela avait été le cas, ils se seraient rendus inaptes au combat et donc passibles de sanctions. Il y a des ordres très clairs et nous sommes vigilants sur ce sujet puisqu'il agite la société. •

LA FRANCE AU SAHEL

QUELS OBJECTIFS POUR QUELLE GUERRE ?

Par Jean-Baptiste Noé

Faute d'objectifs stratégiques clairs, notre engagement au Sahel suscite des doutes croissants. Dans cette région instable, on ne parviendra ni à éliminer le terrorisme, ni à consolider la démocratie. Si nous sommes conviés à un effort au très long cours, c'est pour empêcher des djihadistes de semer la mort en France et des migrants de partir vers l'Europe.

C'est le lot commun de toutes les opérations extérieures : l'euphorie du commencement, la stagnation de la mission, puis les doutes et les désirs de départ alors que passent les années et que les morts s'égrenent. La France est présente au Mali depuis janvier 2013 (opération Serval, devenue Barkhane en 2014), d'abord pour éviter que Bamako soit prise par une colonne de djihadistes, puis pour maintenir un minimum de stabilité au Sahel et « lutter contre le terrorisme ». C'est oublier que la cause directe de la déstabilisation du Mali fut l'intervention française en Libye (2011) quand Kadhafi, avant d'être renversé, donna argent et armes aux Touaregs sécessionnistes. En clair, Barkhane consiste à recoller les morceaux du vase que nous avons fait choir.

En raison du coût humain et financier de l'opération et faute d'une stratégie de sortie, de nombreux commentateurs plaident pour un désengagement de nos forces. En réalité, le maintien ou le départ de l'armée française est secondaire. La seule et vraie question porte sur nos objectifs stratégiques : « Pourquoi sommes-nous là-bas ? » Or, à la différence de Serval, Barkhane pêche depuis son origine par son absence d'objectifs stra-

tégiques définis. La lutte contre le terrorisme n'en est pas un. Le terrorisme est une arme, ce n'est nullement un adversaire, encore moins une idée. C'est comme si Napoléon s'était maintenu en Espagne pour lutter contre la guérilla. Nous ne savons pas s'il faut partir ou rester parce que notre intervention répond à des objectifs tactiques, non à une ambition stratégique.

Une présence militaire continue, pour peu de choses

Voilà presque cent cinquante ans que la France est présente en Afrique, depuis ces années 1880 où les premiers soldats et explorateurs se sont risqués dans les méandres d'un continent jusqu'alors inconnu. Depuis, nous n'en sommes pas partis et la vague des décolonisations en 1960 n'a guère changé la donne. Après la colonisation assumée, pour apporter la civilisation aux « races inférieures », puis la colonisation distendue, est intervenue, dans le tournant des années 2000, une « colonisation humanitaire ». Certes, les pays d'Afrique n'ont plus d'administrateurs français et les États sont juridiquement indépendants, mais entre le soutien appuyé à tel président, comme Alassane Ouattara en Côte d'Ivoire, les transferts financiers massifs, sous forme d'annulation de dette, d'aide au développement et de subventions, et la présence militaire ponctuelle ou régulière pour maintenir la stabilité politique, les cartes n'ont pas été complètement rebattues. Depuis 1960, la France est intervenue sept fois en Centrafrique. En Côte d'Ivoire, une présence militaire française stable est installée depuis 2002. Nos forces sont stationnées au Tchad depuis 1983 (l'opération Épervier ayant été fondue dans Barkhane en 2014). Et il faut en outre compter avec les interventions ponctuelles, comme au Biafra. Depuis 1960, l'armée française n'a cessé de parcourir le continent et de conduire des campagnes africaines. Pas pour des raisons économiques : en 2017, l'Afrique représentait à peine 1,7 % du commerce mondial et 5 % du commerce extérieur français. Avec 6,9 %, la Belgique absorbe davantage d'exportations françaises que l'ensemble du continent



La ministre des Armées Florence Parly participe à un hommage national au brigadier-chef Dmytro Martynyouk et au brigadier Kévin Clément, tués au combat au Mali, 8 mai 2020.

africain. Si ces interventions ont pour finalité d'établir la démocratie, force est de constater que c'est aussi raté : les coups d'État demeurent et le vote continue de suivre les frontières ethniques.

Définir les raisons d'une présence, ou d'un départ

Si la réalité de la guerre reste insupportable à beaucoup, il faut néanmoins s'accorder sur un constat simple : on fait la guerre pour soi, pas pour les autres. Telle devrait être la logique de notre présence en Afrique en général et au Sahel en particulier. On ne fait pas la guerre pour maintenir le régime malien ou ivoirien – c'est un moyen –, mais parce que notre intérêt commande que nous évitions la trop forte déstabilisation de la zone. Si le Sahel s'effondre, des migrants partiront vers l'Europe, des bases djihadistes se formeront, qui deviendront autant de lieux pour recruter, s'entraîner, séquestrer des otages, faire des trafics et préparer des attaques contre la France. La Méditerranée est notre muraille, le Sahara et le golfe de Guinée nos avant-postes. La France doit disposer de camps fortifiés et de postes avancés au Sahel, pour protéger son territoire et subséquentement pour favoriser la stabilité des pays de la région. Et c'est là le nœud de l'affaire : maintenir des avant-postes et stabiliser une région ne sont pas les objectifs d'une

opération militaire (comme Serval, par exemple, dont l'objectif était de sauver Bamako), mais les buts d'une stratégie globale de sécurité nationale. Autrement dit, appeler Barkhane une opération est un abus de langage.

C'est une politique de sécurité nationale qu'il faut définir, assumer et faire accepter par les citoyens et leurs représentants. Certes ces opérations militaires ont un coût important, mais c'est un moindre mal eu égard aux conséquences d'une dislocation de la bande sahélienne. Cette présence nécessaire est faite pour durer, au moins plusieurs décennies ; elle sera mouvante : nous quitterons peut-être le Mali pour aller vers d'autres territoires ; les effectifs seront fluctuants, au gré des nécessités et des urgences. Cela suppose de connaître et de prendre en compte les réalités locales, notamment ethniques et culturelles, de s'immiscer le moins possible dans la politique partisane locale (cela doit être un intérêt malien national et non pas la politique d'une partie ou d'un clan), et de disposer de capacités militaires, technologiques et logistiques adéquates. Une « guerre CDI » assumée donc, parce que nécessaire. Et c'est parce que les buts auront été définis de façon claire que la nation pourra supporter les coûts humains et financiers de ces efforts à très long cours. •

1^{er} REGIMENT ETRANGER de CAVALERIE



ROYAL
ETRANGER
CAVALERIE



O.P.S.
EN
A.F.N.

